

Jacques BRAIBANT



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Alain MICHEL

2003

Ses romans aussi galopants que les intrigues qu'il raconte, contrastent avec le flegme de son auteur, Jacques Braibant.

Ancien d'Afrique et de bien d'autres lieux, cet homme tranquille bouillonne d'idées. Il imagine les situations les plus catastrophiques avec verve, mais aussi un calme réalisme. Il nous amuse et nous fait réfléchir.

Biographie

«Modeste comme une violette des bois», ou «prodigieusement désordonné», puisqu'il n'a pas été capable de retrouver les articles de presse qui parlaient de son livre «*Initiation au meurtre*» et qu'on ne trouvera donc en fin de dossier que ceux que son éditeur actuel a conservés concernant son dernier ouvrage.

Alors que veut-il bien nous dire de son tumultueux parcours ?

«Je suis né en 1941, et suis parti en 1947 avec mes parents en Afrique. Études gréco-latines, et entrée à la faculté de médecine de l'ULB pour y faire les études qu'un père n'avait pu entreprendre. Je réalise en troisième candidature que la vue du sang me donne des nausées.

Service militaire, et entrée chez GB, où je deviens à 27 ans le plus jeune dirigeant d'hypermarché du pays. Trois ans plus tard, j'y avais tout mon avenir derrière moi, étant d'un naturel à ne pas suivre aveuglément la ligne dressée par la direction.

Détour de quelques années dans l'immobilier, puis indépendant, puis faillite. La partie de mon existence qui a suivi ma faillite en 1994 a été la plus marquante : expérience intellectuellement intéressante mais moralement pénible, sur laquelle vous comprendrez que je n'ai pas envie de m'étendre, mais qui illustre à merveille l'adage latin «*Donec eris felix, multos numerabis amicos*». J'ai donc perdu beaucoup d'amis, phénomène auquel on s'attend mais qui surprend toujours par son ampleur. Un parcours classique, qui ne mérite pas que l'on s'y attarde.

De mes années SDF, il me reste des souvenirs que je ne désire pas partager, et c'est en grande partie grâce à l'affection d'une femme admirable que je suis sorti du trou, en commençant à écrire un premier livre qu'un éditeur courageux a bien voulu accepter.

Jacques BRAIBANT - 6

Maintenant, je suis revenu à mes premières amours, puisque avant mon service militaire en 1963, le *Soir Magazine* m'avait employé pendant six mois. Je suis correspondant à *Vers l'Avenir*, et continue à écrire des romans.»

Bibliographie

Romans

- *Le Syndrome M*, Le Hêtre Pourpre, Jambes, 1997.
- *Initiation au meurtre*, Telelivre, 2000.
- *V comme V.I.T.R.I.O.L.*, Le Hêtre Pourpre, Jambes, 2002.
- *14-18 Un autre regard*, Éditions Jourdan, Waterloo, 2010.

Choix de textes

Le Syndrome M

Comment donner l'envie de lire ce «thriller», sans le déflorer? Disons seulement qu'il s'agit d'un plan ourdi par des sectes, qui voudraient profiter de l'angoisse que suscite chez certains l'approche de l'an 2000, pour déstabiliser l'Occident; que leur imagination morbide met toutes les polices du monde sur les dents, dans le secret le plus absolu; que si elles arrivent à leurs fins, notre région d'Europe pourrait bien devenir inhabitable... Une course contre les jours qui passent à laquelle participent les gouvernements du G7, les plus fins limiers, mais aussi les experts scientifiques les plus fous.

*

Extrait :

Frontière germano-belge, samedi 28 mars 1998. J -644

Le camion franchit la frontière belge à Eynatten à 2h23 du matin.

— *Nous sommes en retard, murmura Kurt après un bref coup d'œil à sa montre.*

Peter, le chauffeur ne répondit pas. Taciturne de nature, Il continua de fixer la route. Les heures passées au volant et la crainte d'un contrôle d'une douane volante l'avaient rendu muet depuis plus de cent kilomètres.

— *Laisse-moi prendre le volant, insista Kurt. Ça va faire quatre heures d'affilée que tu conduis.*

Une brève contraction des maxillaires et un signe de dénégation furent sa seule réponse. Têtu comme une mule, pensa Kurt. Muet comme une carpe et fier comme un paon. Je roule avec une ménagerie comme coéquipier.

Le passage de la frontière française était prévu pour quatre heures et il restait encore cent soixante kilomètres à parcourir. Heureusement la Belgique éclairait encore ses autoroutes.

— *Accélère.*

Le grondement du MAN lui répondit. Il jeta un coup d'œil au tachymètre. Cent vingt. À cette allure, le retard serait vite rattrapé.

* * *

France. Département des Ardennes, 28 mars 1998. 5h18

Jolimont Saint-Pierre, situé sur la départementale 905 ressemble à tous les villages du monde. Quelques rues, une église, des commerces de proximité, aucun centre d'intérêt particulier et derrière ses volets clos, une population vieillissante de quatre cent vingt-huit habitants, la plupart endormis à cette heure matinale.

Charles Corvin sortit de chez lui, huma l'air frais avec plaisir et referma doucement la porte. Sa femme et ses deux garçons ne l'entendirent pas. Pêcheur depuis son plus jeune âge, il profitait du samedi pour se livrer à son passe-temps favori. Il assura son matériel sur ses épaules, et enfourchant sa bicyclette se dirigea vers la rivière proche. Trois cents mètres après la sortie du village, il eut soudain l'impression de rentrer dans un nuage. Un brouillard dense s'était levé, sorte de mur ouaté, complètement imprévu. Il nota distraitement que son entrée dans celui-ci coïncidait avec les récents travaux de goudronnage de la route.

Les ouvriers avaient terminé hier la réfection du bitume, réclamée à grands cris par les usagers.

Chaleur du revêtement, humidité et fraîcheur de la nuit.

Il se souvint brusquement de l'accident qui s'était produit dans les mêmes circonstances quelques années auparavant. À la télévision, les vues prises d'hélicoptère avaient montré un terrifiant enchevêtrement de voitures et de camions broyés et calcinés.

N'y voyant pas à plus de deux mètres, il fut pris d'une brusque inquiétude. Faisant demi-tour, il décida de rentrer chez lui et d'alerter la Prévention Routière.

Arrivé près de son domicile, un sourd grondement le prévint de l'arrivée d'un camion.

Kurt traversait le village endormi à quatre-vingts à l'heure. Il vit dans la lumière de ses phares un homme lui faire de grands signes. Il remarqua les cannes, l'épuisette. Kurt aimait aussi la pêche à la ligne. Au passage il fit un geste amical à l'homme, et arrivé aux dernières maisons accéléra.

Au bord de la route, Corvin jura de dépit. Il avait eu le temps de jeter un coup d'œil sur la plaque d'immatriculation. Des Allemands. «Salauds de Fritzs, pensa-t-il. Ils conduisent chez nous comme en pays conquis».

Cinquante ans de sommets franco-allemands et d'embrassades spectaculaires n'avaient pas effacé de vieux antagonismes.

* * *

Joliment Saint-Pierre, 28 mars. 5h20

Pierre Lemaître avait été surpris par le brouillard dense dans lequel il était rentré. Un raidillon avait heureusement réduit la vitesse de son

camion citerne. Au pas, il avait franchi deux kilomètres dans une vraie purée de pois, en bénissant le ciel du manque de circulation dû au week-end et à l'heure matinale.

Il sortit lentement du brouillard pour voir à quelques mètres de lui le capot rouge d'un camion lancé à toute allure. Il braqua pour l'éviter, offrant son flanc au MAN qui le percuta à près de cent à l'heure.

La production de déchets peut résulter d'un ensemble de causes. Elles peuvent être d'ordre biologique, économique, chimique, écologique et technologique.

Dans ce cas, la fatalité était chimique.

Certaines combinaisons toxiques sont la résultante d'un traitement hors-normes de molécules réputées inoffensives. Les polychloro-biphényles (P.C.B.) par exemple. Leur décomposition chimique sous l'effet de la chaleur peut conduire à la formation de produits hautement dangereux, comme les dioxines.

La dioxine T.C.D.D. est une des substances chimiques les plus toxiques jamais testées. La dose létale se mesure en microgrammes par kilo de poids corporel.

Le choc suivi de l'explosion s'entendit à des kilomètres. Les quinze mille litres d'essence s'échappèrent de la citerne éventrée et s'enflammèrent, les bidons de P.C.B. se brisèrent sous la violence du choc. La chaleur intense dégagée par le brasier fit le reste. Devant chez lui, Charles Corvin vit le mur blanchâtre s'illuminer, puis un champignon déroula sa tête orangée vers le ciel. Il ressentit l'onde de choc et la chaleur du brasier.

Le brouillard commença à se décomposer en ondoyantes volutes rougeâtres.

— C'est l'enfer, murmura Corvin. Il ne croyait pas si bien dire.

Les premières lumières s'allumèrent. Des volets et des portes claquaient. Les premiers curieux apparurent en baillant aux portes des maisons.

Une des plus grandes catastrophes écologiques de l'histoire avait commencé.

Initiation au meurtre

Songeur, le Sérénissime Grand Maître relut la lettre reçue le matin même.

«Monsieur,

Je suis le commissaire chargé de l'enquête relative au meurtre du nommé Marc Jeannet, domicilié rue des Princes, 154 à 1170 Bruxelles. Il m'a été suggéré que la victime ait été placée après son décès dans une position que l'on appelle l'ordre d'apprenti en maçonnerie.

Ma première question porte sur l'appartenance éventuelle du susnommé au Grand Orient de Belgique. Si ce n'était le cas, je suppose que votre position privilégiée au sein de la maçonnerie vous permettra de vérifier cette même interrogation auprès des autres obédiences du pays.

Mon second sujet de perplexité concerne la présence auprès du mort d'une règle métallique que vous pourrez distinguer sur les documents photographiques ci-joints. Aucune empreinte digitale n'ayant pu être relevée sur cet instrument, il m'est permis de supposer que sa présence constitue un autre aspect d'une mise en scène que je ne puis appréhender à ce stade de l'enquête...».

C'est la première enquête du commissaire Trevoux que nous raconte Jacques Braibant.

Extraits

Le téléphone arrêta de sonner à l'instant précis où les policiers pénétrèrent dans l'appartement que le serrurier venait de leur ouvrir.

En grimaçant et se pinçant théâtralement le nez, l'artisan entassa à la hâte ses outils dans sa musette et dévala les escaliers, bousculant au passage les quelques curieux qui tentaient de s'approcher de l'entrée, malgré l'odeur fade et nauséabonde qui commençait à se répandre sur le palier.

Le brigadier Allard, respirant avec peine dans un bien inutile mouchoir qu'il serrait avec force contre son nez, traversa le vestibule et s'immobilisa à l'entrée de la salle de séjour.

Un corps gisait sur le tapis, étendu entre deux fauteuils de tissu. Le policier s'en approcha et vit un homme, la trentaine, jugea-t-il, dont, la main droite, posée sur la gorge, semblait avoir tenté d'arrêter l'épanchement du sang qui avait coulé de la blessure qu'il portait à la gorge. La plaie, nette et rectiligne, partait du dessus de la clavicule gauche pour se terminer au milieu du maxillaire droit.

Il était vêtu d'une chemisette bleue et d'un jean; Allard jugea que l'homme avait dû être d'une force peu commune, son bras droit plié faisait saillir des muscles impressionnants.

Le brigadier fut frappé par l'ordre parfait qui régnait dans la pièce et l'absence de toute trace de lutte. Revenant près du mort, il contempla fasciné sa pose hiératique qu'accentuait la rigidité cadavérique, les jambes serrées l'une contre l'autre et son bras gauche que l'on eût dit collé au corps.

Il chassa une mouche posée sur un des yeux grands ouverts puis rejoignit son collègue qui s'efforçait de contenir les curieux de plus en plus nombreux et appela la P.J.

Le commissaire Trévoux frotta la fossette de son menton d'un pouce agacé. Lui qui avait été un jeune inspecteur enthousiaste et ambitieux supportait aujourd'hui comme une sorte de malédiction d'être considéré comme un des meilleurs policiers du royaume et de se voir presque systématiquement attribuer les enquêtes les plus difficiles. Il subodorait que celle-ci n'échapperait pas à la règle.

Le policier entamait la seconde moitié d'une cinquantaine fatiguée et désabusée. Il y a trente-cinq ans, on disait de sa mine avenante et de son mètre quatre-vingt-cinq qu'il était un beau grand gaillard. Aujourd'hui, c'était un homme massif et voûté dont le visage portait les rides et l'expression amère de ceux qui ont souffert d'avoir trop longtemps côtoyé le côté sombre de la vie.

Le salon était envahi par les experts de l'identité judiciaire, aux- quels il avait en arrivant donné l'ordre de rechercher en priorité d'éventuelles empreintes sur les poignées de fenêtres, avant de les faire ouvrir; l'air commençait seulement à redevenir respirable, atténuant par là l'envie de fumer qui le taraudait. Il avait arrêté le tabac depuis plus de deux ans, mais chaque nouveau cadavre quelque peu malodorant le ramenait à la merci du piège de la cigarette.

Après trente ans de métier, il n'avait jamais pu réellement se faire à l'odeur de la mort.

Il salua chaleureusement le médecin légiste qui venait d'arriver. Le docteur Messaoud était à moitié chauve, rondouillard, rose de peau et un des plus remarquables professionnels avec lesquels il eut jamais travaillé. Son physique et ses origines maghrébines lui avaient valu d'être baptisé Loukoum dans le service. Cela ne l'affectait manifestement pas puisqu'il se munissait lors de ses descentes d'une boîte de ces sirupeuses friandises qu'il offrait à la ronde avec des sourires gourmands.

Il jeta au passage un coup d'œil au corps et rejoignit le policier

— *Bizarre, vous ne trouvez pas? Trévoux haussa les sourcils.*

— *Bizarre, vous avez dit bizarre? Le médecin sourit.*

— *Suis-je maintenant censé parler d'atmosphère, commissaire?*

Quand même, quelle étrange attitude pour un mort. Cela ressemble à une mise en scène.

— *C'est exactement ce que je me suis dit, approuva le policier, qui tressaillit en voyant Messaoud allumer un cigare. Instinctivement, il s'était penché afin de capter l'effluve odorant, puis, réalisant son geste s'en voulut de sa faiblesse. Le légiste le regardait en souriant.*

— *Il y a plusieurs jours que cet homme est mort. Plaisanterie de carabin mise à part, je dirais un peu plus d'une semaine, à vue de nez.*

— *Oui, ce sont les voisins de palier qui ont téléphoné. L'odeur... Les photographes commençaient à emballer leur matériel.*

— *Un instant, ordonna Trévoux.*

Tous les assistants le dévisagèrent, surpris. Son ton avait été exceptionnellement tranchant. Fichu tabac. Il s'en voulut et demanda plus doucement :

— *Pourriez-vous me faire une série de clichés plus généraux? Prenez-moi quelques vues d'ensemble des lieux, avec ou sans le corps, et tant que nous y sommes, photographiez-moi toutes les pièces de l'appartement. Puis, il se tourna vers le médecin.*

— *Il est à vous, docteur.*

Pendant que ce dernier enfilait ses gants, Trévoux refit le tour de la pièce. Le mobilier était banal et confortable, quelques gravures

accrochées au mur, quelques bibelots sans intérêt. Un tableau de facture médiocre pendait au-dessus du divan. Tout était propre, net, et manquait de goût. Selon toute vraisemblance, le vol n'avait pas été le mobile du crime. C'était bien sûr à vérifier, mais le décor semblait exclure l'hypothèse d'un crime crapuleux.

— *Alors, Raymond, que savons-nous de lui ? – Marc Jeannet, 35 ans, célibataire. Technicien en informatique, de haut niveau paraît-il. Culturiste à ses heures. Ça se voit, non ?*

Trévoux appréciait beaucoup Paul Raymond, un jeune inspecteur travailleur, doté d'un flair prometteur et qui n'avait pas encore perdu toutes ses illusions au contact d'une réalité que lui-même supportait de moins en moins. Il n'avait à lui reprocher qu'une allure un peu trop inspirée de celle des flics de la T.V. Lui affectionnait les complets sombres et Raymond adorait le look voyou du commissaire Moulin.

— *Ce mort a l'air bizarre, vous ne trouvez pas ?*

— *Vous aussi, Raymond ?*

— *Pourquoi, moi aussi ?*

— *Loukoum vient de me faire la même réflexion.*

— *Oui, je trouve qu'il a l'allure d'un gisant de cathédrale, pas celle d'un gars qui vient de se faire trancher la gorge. De plus, quelque chose me chiffonne : il n'y a presque pas de sang sur le tapis. Une blessure comme la sienne a pourtant dû le saigner complètement. Il n'a pas été tué dans cette pièce, conclut-il.*

— *Vous avez raison, Paul. Demandez au labo d'analyser à fond la cuisine : cette pièce me semble anormalement propre. C'est probablement là que le drame s'est passé.*

— Commissaire, venez voir. Messaoud tenait dans sa direction le bras gauche du mort.

Les deux policiers s'approchèrent. Près du corps, l'odeur se fit plus insistante. Trévoux plissa le nez.

Le légiste désignait un objet sur le tapis, entre le bras qu'il tenait écarté et la cuisse du cadavre.

— Une règle métallique. L'extrémité en était brunâtre.

— C'est bien du sang, confirma le médecin en réponse à l'interrogation muette des policiers.

— Mais pas l'arme du crime, affirma Raymond.

— Certainement pas. Les lèvres de la plaie sont trop nettes. L'assassin s'est servi d'un instrument très tranchant, couteau, rasoir, voire cutter, je serai en mesure de le confirmer à l'autopsie. Une règle pourrait blesser, mais pas tuer de cette façon.

— Il s'est peut-être défendu avec, avança l'inspecteur, mais cela m'étonnerait.

— Non, confirma Trévoux. Je ne vois pas un homme de ce gabarit utiliser une règle d'écolier pour faire face à une agression, règle qui se serait trouvée à portée de main bien à propos. Regardez autour de vous : tout est parfaitement rangé. Un malfrat se serait introduit chez lui armé d'un couteau et ce gaillard taillé comme une armoire normande aurait saisi pour se défendre ce ridicule bout de métal. Ça ne tient pas debout.

— Il connaissait son meurtrier, alors ?

— Sans doute ou alors il aura été surpris. Docteur, je vous parie que l'analyse sanguine nous dira que le sang sur la règle est celui de la victime.

— *Vous pensez que le tueur aurait essayé de nous abuser? questionna Raymond.*

— *Non. Un enfant de dix ans comprendrait que la règle ne peut pas être l'arme du crime. Elle fait partie de la mise en scène. Mais comment se fait-il que je ne l'aie pas remarqué quand j'ai examiné le corps?*

— *Vous avez vu un bras soigneusement collé au corps, répondit Messaoud. La règle était coincée entre l'avant-bras et la hanche.*

— *Je parie, avança Raymond, que l'on n'y trouvera pas les empreintes de la victime. Oui, c'est plus que bizarre.*

— *En effet. C'est théâtral. Mais destiné à quel public?*

(Initiation au meurtre, chapitre 1)

V comme V.I.T.R.I.O.L.

Le commissaire Trévoux et son équipe appartiennent à la police judiciaire bruxelloise. Cette fois ils sont confrontés à une série de meurtres soigneusement mis en scène par les assassins. Les victimes sont au demeurant peu sympathiques : dealers de drogue aux portes des écoles, patrons de boîtes de dancing douteux et autres malfrats. S'agit-il de règlements de compte au sein de la pègre, de vengeance de familles meurtries, ou d'une sombre machination de l'extrême droite pour tenter de déséquilibrer l'État? Et que vient donc faire dans tout cela la symbolique maçonnique?

Cet épisode des enquêtes du commissaire Trévoux nous promène dans la capitale de l'Europe et nous y fait rencontrer de savoureux personnages : l'indigène au parler typiquement local, le commissaire divisionnaire obèse ou le juge retraité, ami du commissaire, franc-maçon et hautement cultivé, sont les héros récurrents de ces enquêtes. Mais cette

fois on rencontre de biens curieux individus : grande bourgeoise au passé de résistante, lieutenant de l'armée belge d'origine maghrébine, collectionneur heureux et extrémistes de tous poils.

Le roman nous fait violemment ressentir le risque d'ignorer les agissements de mouvements néo-fascistes aux actions à peine occultes. Il nous présente en contre-partie les idées philosophiques et humanistes d'une franc-maçonnerie qui tout en se voulant discrète, n'est pas aussi mystérieuse qu'on aimerait nous le faire croire.

*

Extrait :

Trévoux recevait ce soir-là son ami David Cauvin, juge à la retraite rencontré lors d'une enquête menée dans les milieux maçonniques du pays.

Entre l'ancien magistrat riche et épicurien et le policier têtu et désabusé, le courant avait passé et, l'enquête terminée, ils avaient gardé l'habitude d'agapes hebdomadaires qui les avaient conduits ce soir-là chez Victoria, à Høilaart.

Trévoux fréquentait épisodiquement les lieux depuis trente ans, avait connu trois agrandissements du restaurant et n'avait jamais changé de menu : des anguilles au vert comme entrée, suivies d'une côte à l'os de cinq centimètres d'épaisseur dont la tendreté et la cuisson parfaite avait fait la renommée et la fortune des lieux.

— *Un justicier, comme tu y vas, protesta Cauvin. C'est le genre de truc que l'on trouve dans les films de série B : Charles Bronson qui ne grimace un sourire de satisfaction que quand il a descendu un voyou de plus. C'est du cinéma, ça, Louis.*

— *Peut-être, mais j'en aurai le cœur net quand j'aurai obtenu les examens balistiques. J'espère qu'ils ne concorderont pas.*

— *Tu sembles craindre le contraire. As-tu quelque raison de penser que cela puisse être le cas ?*

— *Rien de précis, non. Appelons ça une intuition, ce qui pour un policier ne fait pas très sérieux, n'est-ce pas ?*

— *Bien au contraire, mais si tu as raison, c'est inquiétant, surtout si l'on considère la technique excessivement professionnelle de la dernière exécution. Pourquoi penses-tu que ces trois événements pourraient être liés ?*

— *Je viens d'obtenir des informations sur les deux premiers meurtres : il semblerait que les deux hommes retrouvés à Bruxelles et à Namur n'aient pas été abattus sur place mais déposés après leur décès à l'endroit où on les a découverts.*

— *Raconte.*

— *Alex Blanpain, le premier, était un petit truand assez minable d'une trentaine d'années dont six passées en prison. Il avait commencé sa carrière dans les attaques à main armée de petits supermarchés, puis a estimé que le trafic d'héroïne et de crack était plus rentable et moins dangereux. Là, il a commis une erreur d'appréciation puisqu'on l'a retrouvé mort devant l'entrée du collège de Woluwé Saint-Pierre.*

— *Il y avait des clients ?*

— *Non, ce n'était pas du tout son quartier, il sévissait plutôt dans le centre, et l'école en question est un des établissements bruxellois les moins touchés par le phénomène de drogue.*

— *Un crime de rôdeur, alors ?*

— *Non, le légiste est formel : il a été tué d'une balle dans le ventre, ce qui a dû le faire beaucoup souffrir, et a été achevé d'une balle dans la tête. Il a été retrouvé avec dans ses poches un portefeuille bien garni et*

pour deux cent mille francs de poudres diverses, ce qui exclut le crime d'un rôdeur; de plus la quantité insignifiante de sang écoulé de ses blessures là où on l'a découvert montre qu'il a certainement été amené sur place après son décès.

— *Quel est l'avis des enquêteurs?*

— *Officiellement, on recherche dans le milieu des dealers, officieusement, le sentiment est : «un de moins, bon débarras».*

Cauvin repoussa légèrement son assiette en rangeant son couvert.

— *C'était parfait et il y a longtemps que je n'ai plus mangé une viande d'une pareille qualité, mais je suis incapable d'avaler encore une bouchée.*

— *Pas de dessert, alors?*

— *Non, mais un digestif, certainement.*

Trévoux appela un serveur et passa la commande.

— *Le second meurtre, poursuivit-il, impliquant un dealer a eu lieu à Namur, enfin, on le suppose, puisque c'est à proximité du Parlement wallon que l'on a retrouvé son corps. Evgueni Karpovsky, immigré biélorusse lié à la mafia des pays de l'est. On l'a cru tué d'une balle dans la nuque, mais l'autopsie a prouvé qu'il était préalablement mort d'un arrêt cardiaque consécutif à une overdose d'héroïne.*

— *Et que signifierait d'après toi le fait que l'on ait déplacé son cadavre quasiment sur les marches du pouvoir?*

— *Je n'en sais rien. Peut-être l'assassin estime-t-il que les lois punissant le trafic de drogue sont trop laxistes et qu'il indique à sa manière aux autorités le sort que l'on devrait leur réserver.*

— *Le message du troisième meurtre, si ces événements sont liés, pourrait dans ce cas être que les gros bonnets ne sont pas épargnés, suggéra Cauvin.*

— *Ou que personne n'est à l'abri nulle part.*

— *Alors, on peut s'attendre à de nouvelles exécutions?*

— *Va-t-en savoir.*

Les deux hommes restèrent silencieux quelques secondes, et Trévoux jeta un coup d'œil à sa montre; vingt-deux heures passées, et des clients s'attablaient encore. Devant lui, son ami faisait à petits coups de poignet tourner l'alcool dans son verre. Il prit une large inspiration et demanda tout à trac :

— *Estimes-tu que j'aie les qualités nécessaires pour devenir franc-maçon ?*

Le visage de Cauvin se fendit d'un large sourire.

— *Enfin, soupira-t-il.*

Devant l'air surpris de Trévoux, il poursuivit :

— *J'attends cette question depuis des mois, et si je ne t'ai pas sollicité, c'était de peur de paraître vouloir te forcer la main, mais je t'avoue que j'arrivais au terme de ma patience.*

— *C'est gentil, mais tu n'as pas répondu à ma question.*

— *Toi tu l'as fait. Tu n'as pas demandé comment on devenait franc-maçon, ou ce que la maçonnerie pouvait t'apporter. Tu t'es demandé si tu en étais digne. C'est excellent.*

Trévoux sourit.

— *Mais pas suffisant.*

— *Tu as l'humilité intellectuelle de l'honnête homme, et c'est déjà beaucoup. Ajoutes y la pratique du libre-examen, et cela devrait suffire.*

— *C'est peu.*

— *C'est l'essentiel. Les critères de base demandés à un candidat franc-maçon mentionnent l'adogmatisme, la liberté de pensée et de conscience, la remise en question perpétuelle de ses opinions et l'acceptation de la remise en question de ses opinions par les autres, mais tout cela n'est que la déclinaison du libre-examen sous différentes formes.*

— *On parlait beaucoup du libre-ex à l'université quand j'y faisais mes études, sourit Trévoux; j'imagine d'ailleurs qu'on en parle toujours autant. À l'époque, j'ai eu le sentiment que certains le voyaient comme une sorte d'impératif.*

Le magistrat approuva.

— *Il n'y a pas que les étudiants qui confondent libre-examen avec une libre-pensée considérée comme une arme contre le cléricisme.*

— *C'est un peu dépassé tout cela, non ?*

— *Pas nécessairement. Tous les papes qui se sont préoccupés plus de temporel que de spirituel n'ont fait qu'agrandir un fossé que Clément XII a commencé à creuser, alors, avec l'actuel...*

— *Clément XII, c'est In Eminentis, non ?*

Cauvin hochait affirmativement la tête.

— *Je constate avec plaisir que tu n'as pas oublié nos conversations. Oui, la première excommunication est de lui, fulminée en 1738, l'année de la publication des Constitutions d'Anderson.*

— *Celles qui vont codifier la maçonnerie moderne.*

— *Exactement, approuva Cauvin, mais la concordance de ces dates est le fruit du hasard. In Eminentis visait effectivement la maçonnerie anglaise, mais beaucoup d'historiens considèrent que la condamnation papale faisait suite à la demande d'un prétendant Stuart au trône qui voyait ses projets de retour combattus par les maçons anglais, la contrepartie promise à Rome étant le rétablissement du catholicisme s'il réussissait dans sa tentative.*

— *C'était le cas ?*

— *Cela fournit en tous les cas une réponse aux « autres motifs justes et raisonnables de Nous connus », l'unique reproche du secret maçonnique paraissant fort léger pour justifier une excommunication. Ce qui est certain, c'est qu'à l'exception de la Pologne, de l'Espagne et du Portugal, aucun pays d'Europe ne parut accorder la moindre attention à cette condamnation. Cela aussi est symptomatique.*

— *Une intervention politique, alors.*

— *Oui, comme celle qui inspirera l'Humanum Genus de Léon XIII en 1884 qui se situe dans le cadre du conflit que menaient les partis cléricaux en France, en Italie et en Belgique.*

— *Mais depuis, objecta Trévoux, il y a eu Vatican II qui a généré pas mal d'espoirs.*

— *Anéantis sous Jean-Paul II en 1983 par la déclaration de la Congrégation romaine de la doctrine de la foi qui disait : « Le jugement négatif de l'Église vis-à-vis de la maçonnerie reste le même puisque les*

principes de celle-ci ont toujours été jugés inconciliables avec la doctrine de l'Eglise. Les fidèles qui en font partie sont en état de péché grave et ne peuvent pas recevoir l'eucharistie. » Bref, un enterrement de première classe qui nous éloigne du sujet.

— *Celui de mon adhésion, oui. Quelle sera la procédure à suivre?*

— *En premier lieu te trouver deux parrains qui introduiront officiellement ta demande. J'espère que tu me feras le plaisir de me choisir.*

— *C'est évident, mais il faut en trouver un second.*

— *Je m'en occupe.*

— *Et ensuite?*

— *Il n'existe pas d'uniformité absolue dans les procédures. Lors de notre prochaine tenue, j'introduirai ta demande d'affiliation. Dans notre loge, une commission dirigée par le frère Expert établit un dossier d'investigation.*

— *Que fait-elle exactement?*

— *Elle va demander à des frères qui te connaissent de rédiger ce que l'on appelle une planche d'enquête sur toi. Si tu as quelques noms à me suggérer...*

Trévoux éclata de rire.

— *C'est l'homme le mieux au courant de mon ignorance en la matière qui me pose cette question. Non, franchement, je ne vois personne.*

— *Cela te promet quelques surprises. La commission va également t'interroger.*

— *Oui, mais pour en revenir à ces planches, qui saura que je suis candidat ?*

— *Ton nom circulera avec celui de tous les autres dans toutes les loges du pays.*

— *Comme tu le dis, cela risque de provoquer quelques surprises. Et ensuite ?*

— *Chaque chose en son temps. Pour l'instant, laisse-moi savourer le plaisir que me donne ta demande, conclut-il en levant son verre.*

*

Le surlendemain, Trévoux pénétra en frissonnant dans le bureau du directeur de la P.J.

Piet Leemrecht se disait un peu enveloppé mais ses subordonnés l'estimaient à juste titre obèse, ce qui expliquait peut-être qu'il supportait difficilement des températures supérieures à dix-sept degrés.

Les francophones du service l'avaient sans beaucoup d'imagination surnommé le Gros, les néerlandophones plus astucieusement Ysbærke

— *Le paysan de glace, sobriquet mélangeant le nom d'une compagnie vendant des crèmes glacées et le rappel d'origines rurales dont l'intéressé se vantait.*

En dépit de la fraîcheur, Leemrecht arrivait encore à transpirer.

— *Vous avez demandé à me voir, Trévoux ?*

— *Oui, monsieur le directeur, dans le cadre de l'enquête sur la mort d'Albert Romains.*

— *Et qu'est-ce qui vous préoccupe dans un règlement de compte entre trafiquants ?*

— *Je crains que cela ne dépasse le cadre d'une banale exécution commanditée par une bande rivale. Je viens de recevoir les rapports balistiques effectués lors des décès d'Alex Blanpain et d'Evgueni Karpovsky ; le labo est formel : ils ont tous trois été tués, ou plutôt achevés, avec la même arme.*

— *Karpovsky a été retrouvé à Namur, n'est ce pas ?*

— *Oui, monsieur.*

Leemrecht s'enfonça un peu plus dans son fauteuil en fermant les yeux qu'il rouvrit à moitié après quelques secondes de réflexion pour demander :

— *Avez-vous d'autres informations à me communiquer concernant ces décès ?*

En quelques mots succincts, Trévoux lui parla des corps transportés post-mortem dans des lieux où leur présence pouvait revêtir une signification particulière.

Leemrecht pencha la tête vers l'arrière pour l'appuyer au dossier de son fauteuil et ferma à nouveau les yeux.

— *Je n'aime pas cela, Trévoux, pas du tout. Vous pensez comme moi à une sorte de justicier, n'est ce pas ?*

— *Je le crains fort, monsieur le directeur.*

— *Attribuez-vous une signification particulière à un de ces meurtres ?*

— *Je pense que le premier devrait faire l'objet d'un examen particulier.*

Leemrecht fit une moue approbatrice en hochant la tête à plusieurs reprises.

— *Blanpain était un petit truand sans envergure, Karpovsky était fiché au grand banditisme, et avec Romains, nous touchons aux gros bonnets ; il y a là une espèce d'escalade, en effet. C'est cela qui vous préoccupe, Trévoux ?*

— *Pas vraiment, non. Je pense que la première exécution est celle qui nous fournira les meilleures chances de nous conduire à l'assassin. On a placé le corps devant une école, ce qui à mon avis nous éclaire sur la motivation du tueur ou de son commanditaire.*

— *Vous pensez à des parents qui vengeraient le décès d'un enfant ?*

— *Ou son aliénation à la drogue, quelque chose comme cela, oui.*

— *Pourquoi parlez-vous de commanditaires ?*

Le commissaire sourit à son chef. Il savait que ce dernier connaissait la réponse à la question qu'il posait ; cela faisait partie du jeu et permettait de vérifier si l'on était parfaitement sur la même longueur d'onde.

— *Les deux premiers crimes ne supposaient que du sang-froid ou de l'inconscience quand il s'est agi de déplacer des corps dans des villes comme Namur ou Bruxelles. En ce qui concerne l'exécution en plein jour d'Albert Romains, devant une prison, avec chauffeur au volant d'une voiture volée et la présence d'un tireur qui sort administrer le coup de grâce, ce ne peut qu'être l'œuvre de professionnels, tueurs à gage ou militaires de type commandos.*

— *Je suis d'accord avec vous, commissaire. L'escalade dans le spectaculaire m'inquiète au plus haut point. Pour l'instant, nous avons*

Jacques BRAIBANT - 30

échappé aux gros titres dans les journaux, mais cela ne durera probablement pas.

(V comme V.I.T.R.I.O.L., chapitre 2)

Presse...

Encore un livre très intéressant de cet éditeur basé à Jambes. Et celui-ci est vraiment très particulier parce que très Belge.

L'histoire tourne en gros autour du meurtre d'un premier revendeur de drogue, lui-même suivi de toute une série d'autres. Et ça, c'est du boulot pour le commissaire Trévoux de la police judiciaire de Bruxelles. Et son enquête le mène au sein d'une faune de personnages peu reluisants et mêmes franchement détestables : vendeurs de came à la sortie des écoles, patrons de boîtes douteuses, malfrats en tous genres. Plus des agités du bocal alimentant les rangs des factions d'extrême droite bien connues des services de police, essayant encore et toujours de déstabiliser l'État belge. Mais il y a des personnages plus classes, plus recommandables, comme cette ancienne résistante ou ce franc-maçon d'une culture sans bornes. Sans oublier l'indic dont le franc-parler typique justifie un petit glossaire en fin de volume.

Si j'ai écrit que ce roman est très Belge, c'est avant tout parce que Jacques Braibant réalise une relecture très personnelle mais non dénouée de bon sens des événements ayant secoué notre pays depuis plus de soixante ans : le cas Degrelle, l'indépendance du Congo, les tueries du Brabant, les CCC, l'affaire Dutroux. Ce service de presse était d'ailleurs accompagné d'un communiqué de l'auteur expliquant ses points de vue concernant ces affaires, et, plus précisément. Les tueurs du Brabant et le cas CCC. Il interpelle.

Au bout du compte, c'est l'astucieux mélange d'une fiction policière à des événements historiques qui génère l'intérêt du lecteur, surtout s'il est un compatriote de l'auteur.

Et, par définition, cet excellent livre devrait orner un grand nombre de bibliothèques de notre pays, privées ou publiques. J'en profite également

pour souhaiter bon vent à cet éditeur osant proposer des livres « bien de chez nous » dans des habillages sobres mais séduisantes.

(Lecture : G. P; Rédac : A. Q., in *Encre Noire*
1^{er} trimestre 2003)

* * *

Ce livre n'est pas un éclairage sur une ancienne affaire qui date de vingt ans mais il s'en réfère, apportant dans cette intrigue une supputation quant aux agissements et aux motivations d'un groupuscule. Mais c'est également la possibilité pour l'auteur, journaliste, de dénoncer les pratiques et procédés d'une frange extrémiste, et de mettre en scène un policier pétri d'humanisme, curieux, érudit mais pas pédant, qui recherche une élévation de l'âme en espérant entrer dans la Franc-Maçonnerie, société plus ou moins secrète dont tout le monde parle sans véritablement en connaître les tenants et les aboutissants.

(Paul Maugendre, in *Annonce-Bouquins*,
janvier 2003)

* * *

On doit au talent de Jacques Braibant la sortie récente d'un roman policier ayant quelques connotations avec certains événements passés. Mêlant à la fois tueries, tentative de déstabilisation de l'État, extrémisme et symbolique maçonnique, nous invite à plonger dans les tréfonds de l'âme humaine.

Commerçant à une époque de sa vie, journaliste free lance à une autre, Jacques Braibant fait partie de ces auteurs pour lesquels l'écriture ne constitue pas uniquement un moyen d'expression quelconque. Au-delà de l'acte scriptural en lui-même, c'est d'abord le plaisir d'écrire qui s'impose inexorablement chez lui. Et dès lors que cette délectation se perçoit, c'est tout un univers extraordinaire qui se révèle au lecteur et lui

permet d'être en symbiose avec l'auteur, ses personnages et l'histoire même.

S'inspirant bien souvent des vicissitudes de l'existence, le romancier qui se respecte se doit d'être, comme l'a écrit Zola, à la fois observateur et expérimentateur. Deux qualités dont ne semble pas dépourvu Jacques Braibant qui nous propose de découvrir son dernier roman édité, il y a peu, chez Le Hêtre Pourpre.

(...)

Bien ficelé, soigneusement écrit, empreint d'humour, corrosif lorsqu'il le faut, ce troisième roman de Jacques Braibant ne manque certes pas de style. De ce style dont on peut d'ailleurs dire qu'il se retrouve autant sous les mots que dans les mots !

(Jean-François Lahaut, in *Clin d'œil*,
9 octobre 2002)